



Notr'Canard

Bulletin d'information de la Confrérie St Hubert du Grand-Val

Nr 083, avril 2014

Chers amis de la Confrérie St Hubert du Grand-Val,

Notre fidèle écrivain-marcheur alsacien Daniel Moerlen est revenu dans notre région. Il semblerait qu'il ne s'en lasse pas. En fait ... il a raison. Notre Grand-Val est tellement beau. Une fois de plus, il a transformé notre région en de magnifiques textes: un vrai ambassadeur!

Sans tarder, laissons-lui la place dans notre bulletin. Lisez et faites vous plaisir!

*Votre Président
René Kaenzig*

Retour dans le Grand Val

par Daniel Moerlen, Alsace/France
de son blog www.laisservivresespas.com

J'avais ressenti le besoin de retourner dans le *Grand Val*, comme un appel de retrouvailles. J'ai donc mis à profit cette belle journée du mois de février, pour m'offrir une nouvelle escapade dans le Jura suisse. Je me suis réjoui de partir. Quelques jours auparavant, des amis de *Moutier* et de *Corcelles*, m'avaient fait parvenir des mots gentils. J'ai mis le cap sur le village d'*Eschert* (alt. 596 m) qui se trouve à deux kilomètres à vol d'oiseau à l'est de *Moutier*, sur les contreforts du *Graitery*, dans la vallée formée de la rivière *La Raus* entre le *Mont Raimeux* et le *Graitery*, et qui s'appelle *Le Cornet*, mais que l'on appelle aussi le *Grand Val*. Voilà pour situer.

J'ai garé ma voiture sur le parking devant la *Maison Communale*. J'ai été accueilli par un voisin avenant qui promenait son chien, ainsi que le facteur aux yeux rieurs qui venait de s'extirper de sa camionnette jaune. Tous deux connaissaient bien *Charly G. de Moutier*, *Nicole G. de Corcelles*, et *René K. de Crémines*, des habitants du *Grand Val* avec lesquels je

m'étais lié d'amitié au fil du temps et de mes balades dans la région, sans oublier mes amis de la section de *Moutier des Amis de la Nature*.

Après cette rencontre, je me suis mis en marche sur une petite route qui montait. À mon poignet, ma montre marquait dix heures. J'avais l'intention de monter au sommet de l'*Oberdörferberg* qui domine le *Grand Val*. Je suis monté par une petite route. J'ai allongé le pas et j'ai jeté un coup d'œil aux maisons qui s'égrenaient sur le flanc de la montagne, le long du fil tendu de la petite route, émergeant les unes après les autres des brumes légères, caressées par les premiers rayons du soleil. L'air semblait trembler. La lumière cherchait à se poser. Sur ma gauche, le *Mont Raimeux* se réveillait tout doucement, débarrassé des voiles diaphanes, déployant ses imposantes falaises, citadelles éblouissantes dominant le *Grand Val*. La montagne semblait sortir des brumes comme un insecte de sa mue. Moment de déchirure où le *Grand Val* s'est dévoilé dans l'éclaboussure du soleil d'hiver, comme une clairière dans la forêt des jours. J'ai pris le temps de m'arrêter, de regarder tout autour de moi.



Eschert / Cernetours

J'ai passé par *Champ Leuchu* et *Cernetours*. Un homme est venu avec lenteur à ma rencontre sur l'allée qui menait à sa maison située un peu à l'écart du chemin. Il marchait à l'aide de cannes anglaises. Ces jambes qui n'étaient pas les siennes, lui tenaient compagnie. Je l'ai imaginé

Confrérie St Hubert du Grand-Val

st-hubert-du-grand-val@bluewin.ch
<http://www.st-hubert-du-grand-val.org>
CH-2746 Crémines, Suisse





chez lui, ne sachant où les poser, les posant contre un meuble ou contre un mur, avant qu'elles s'écartent en éventail et s'abattent avec fracas sur le sol, Il paraît que la solitude ne convient pas aux béquilles. J'ai engagé la conversation. Il était massif et placide. J'ai remarqué le regard paisible de ses yeux sous ses sourcils épais. Je lui ai confié mon attachement à cette région dans laquelle j'avais pu tisser des liens d'amitié très forts. Il m'a confié ses soucis de santé. Il regrettait de ne plus pouvoir marcher. Il m'enviait. Il est difficile de lui donner un âge. Il m'a confié son grand âge: il allait avoir quatre-vingt-dix ans dans quelques jours. Je lui ai dit qu'à son âge on avait plus d'âge. Il m'a demandé où j'allais. Je lui ai répondu que je comptais monter jusqu'à l'*Oberdörferberg*. Il m'a prévenu que j'allais certainement rencontrer pas mal de neige là-haut. Je lui ai dit que ce n'était pas un problème pour moi car j'avais emporté mes raquettes. Nous nous sommes quittés comme de vieux amis.

*Eschert / Les Neufs Prés*

J'ai repris mon chemin. Je me suis retourné. Il m'a regardé m'éloigner. Je lui ai fait un grand signe de la main. J'ai longé les pâturages. Devant moi, des falaises émergeaient de la forêt. Un peu plus haut, le brouillard s'étant levé, j'ai profité d'une belle perspective sur le *Grand Val*. Je suis arrivé aux *Neufs Prés* (alt. 723 m) que dominait un piton rocheux comme un poste de guet. La bâtisse était adossée au flanc de la montagne. Une colonne de fumée s'échappait de la cheminée. Des billes de bois étaient empilées sur un pré, pêle-mêle comme des bûchettes. Une odeur de résine embaumait l'air. Elles attendaient d'être transportées jusqu'à la scierie qui en ferait des planches. Au-

delà, il n'y avait plus de route, mais une charrière qui montait âprement. Sur la pente raide qui s'élevait, commençait le domaine de la forêt. Je me suis enfoncé dans l'épaisse sylvie. Des hauts fûts s'érigeaient comme des colonnades, la forêt se faisait cathédrale. Il y flottait une odeur de terre et d'eau. Après avoir contourné *Le Gros Cerneux*, je suis monté par la *Côte des Prés Menos* qui longeait *Les Roches*. La charrière montait en grand lacets. Des ravins vertigineux descendaient çà et là des hautes falaises auxquelles s'accrochaient des arbres téméraires.

Dans un lacet, j'ai aperçu un peu en contrebas, la cabane *Colonie du Grand Val* remarquablement bien situé à 950 mètres d'altitude, sur le replat dominant les *Vieux Prés*, au pied des pistes de ski des *Places*, au-dessus de la *Peute Combe*. Ce jour-là, point de skieur en vue. J'étais tout seul là-haut. J'ai profité du beau point de vue en direction du *Grand Val* et du *Raimeux* qui languissaient dans les transparences. Un peu plus haut, à l'écart de la charrière, une cabane rustique, le *Bichsel Ranch*, profitait des premiers rayons du soleil.

*Bergerie d'Eschert*

J'ai passé la *Bergerie d'Eschert* (alt. 1'084 m), bergerie autant qu'auberge. Un chien était attaché à une chaîne. Il donna quelques signes d'inquiétude et de nervosité lorsque j'ai passé devant la bâtisse. Puis il s'est contenté de faire tournicoter sa queue en aboyant. La journée était magnifique. L'une de ces belles journées lumineuses. Le soleil faisait briller la neige qui semblait n'attendre que moi. J'ai chaussé les raquettes car à partir de là, le manteau neigeux était épais.

Chalet du *Ski Club d'Eschert*

Par le *Cras Papon*, je suis monté au chalet du *Ski Club d'Eschert* (alt. 1'147 m) situé lui aussi, à proximité des pistes de ski des *Places*. La terrasse était baignée de soleil. De là je suis monté à l'*Oberdörferberg*. Le manteau neigeux est devenu de plus en plus épais. La pente s'est accentuée. Mes bras gesticulaient en cadence comme des bielles de locomotive. Le soleil était haut dans le ciel. La neige s'est ramollie. Par endroits elle était rêche comme du sucre cristallisé. La marche est devenue pénible. La montagne était enveloppée dans un profond silence. Il n'y avait pas âme qui vive là-haut à part moi. Je n'entendais rien sinon les battements de mon cœur. J'ai admiré les brillances, des reflets sur la neige tôleée, des moirures frémissantes et nacrées mordues par les masses sombres des forêts.

Cabane à l'arrivée du téléski du *Grand Val*

Je suis monté au-dessus de la barrière rocheuse de *Morteroche*. La récompense était proche. J'ai finalement abouti à la crête. Un vaste panorama s'offrit alors à mon regard, du *Weissenstein* jusqu'à la *Stallflue* en passant par la *Hasenmatt* qui culminait à 1'445 mètres. Les flancs abrupts de la chaîne plongeaient vers le vallon du *Bantlibach* resté dans l'ombre.

En direction de *Gänsbrunnen*, le brouillard semblait être resté maître du fond de la vallée. De l'autre côté du ravin moutonnaient les sommets, s'entassant vers l'horizon aux lignes incertaines. J'ai laissé mon regard errer sur les lointains. Derrière la *Gitziflue*, les *Alpes* dans leur manteau d'hermine s'étaient réunies en cohorte. Quelle belle récompense après les efforts de la montée! Je me suis assis sur les marches d'une cabane, et j'ai contemplé le paysage qui était silencieux comme une pendule électrique. J'ai regardé tout cela, sans n'en laisser rien perdre. Puis j'ai renversé la tête pour regarder le ciel d'un bleu cru. Après avoir bu une tassé de thé, j'ai essuyé d'un revers de la main mes lèvres, avant de manger quelques biscuits secs. Il était midi.

Mon casse-croûte achevé, j'ai rangé mes affaires et j'ai repris mon chemin. J'ai suivi la ligne de crête que balayait une aigre bise. Je suis arrivé au point culminant de l'*Oberdörferberg* marqué par une borne à 1'297 mètres d'altitude. Je suis descendu par la *Yujose*. Le sentier à flanc de montagne était enneigé et demandait beaucoup d'attention. Il était trop étroit pour que je puisse y marcher raquettes aux pieds. En raquettes le pied est moins sûr. J'ai émergé de la forêt, nimbé de lumière. Au loin j'ai aperçu le sommet du *Chasseral*. De grands arbres déployaient leurs branches tortueuses en rêvant au printemps. Je suis descendu dans un vallon. Descente dans une perfection blanche. Un délice. Des indices me laissèrent soupçonner la présence d'animaux. Quelques longueurs de raquettes plus tard, j'ai débouché sur le plateau de la *Loge aux Bœufs* (alt. 1'142 m).

J'aurais voulu marcher plus loin, pousser ma balade jusqu'au sommet de la montagne de *Graiterie* qui se dressait devant moi. Le sentier qui y menait était encore bien enneigé. De plus, le dernier tronçon était escarpé. J'ai jeté un coup d'œil à ma montre. Le temps passait. L'aiguille qui trottnait entre les chiffres, ce n'était pas seulement son affaire; c'était aussi la mienne, car j'étais seul là-haut. Le temps qui passait était en moi; il disposait de ma tête, de mon corps.



L'après-midi étant bien entamée, j'ai préféré prendre le chemin du retour.

Je suis descendu par *La Combe*. Au début, le sentier qui longeait la lisière de la forêt était enneigé. Puis, il est entré dans la forêt. À partir de là, la descente n'était pas très commode. Le sentier était très raide. Par endroits, des marches avaient été aménagées avec des rondins. Après avoir traversé le lit d'un torrent, il reprenait sur l'autre versant. Puis il descendait le long d'un ravin profond et abrupt. J'ai dû pour y descendre suivre un tracé pas évident qui serpentait le long des falaises. Une partie du sentier avait été emporté par le torrent. Après quelques passages particulièrement exposés, sécurisés par des chaînes, l'ébauche de sentier s'est séparée en deux: une branche partait en direction de *Moutier* par la *Haute Joux* et l'autre en direction d'*Eschert* par *Les Roches* du haut desquelles se précipitait une grande cascade, violence élémentaire de la nature et de la vie. J'ai pris la direction de *Moutier*. Après avoir escaladé quelques marches, je me suis retrouvé sur le versant nord de la *Haute Joux* que j'ai longé pendant quelques temps.



Vue sur *Moutier* et l'entrée des gorges

Après avoir avalé quelques lacets, j'ai débouché au-dessus de la *Côte Breuleu*. À partir de là j'ai faussé compagnie au sentier balisé qui descendait à *Moutier*, et j'ai coupé en travers par les *Prés Beauclair* pour jouir d'un magnifique point de vue sur *Moutier* et ses gorges, ainsi que sur le village de *Belprahon* au pied du *Mont Raimeux* et *Eschert*. Parvenu au bas de la pente, j'ai traversé le ruisseau qui descendait de *La Combe*. Il ne me restait plus qu'à monter la rue principale. Une femme taillait ses arbustes. Un chat qui

venait de faire sa toilette, s'étirait sur un muret. C'était un après-midi paisible à *Eschert* qui baignait dans la sérénité. Arrivé sur le parking de la *Maison Communale*, j'ai jeté un dernier coup d'œil vers le *Mont Raimeux* avant de m'engouffrer dans ma voiture. J'avais alors le sentiment que ma fidélité à cette vallée avait été, une fois encore récompensée. Il est des montagnes qui libèrent, parce qu'elles tracent un chemin, depuis la vallée vers une lumière intense qui attire le regard, et nous donne le désir de chausser nos godillots et de partir, de laisser vivre nos pas. Je venais de passer une journée loin de tout, près du ciel, dans des lieux de solitude et de beauté. Ces quelques heures passées là-haut dans l'effort et la contemplation, étaient bonnes à prendre. Je les ai prises. J'ai remercié le ciel pour ces instants volés au *Grand Val*. Pour cette balade je ne pouvais espérer meilleurs conditions météo. J'ai pris la route du retour avec la fringale. Le grand air avait fait son effet.

Quand la neige fond sur les crêtes du Grand Val

par Daniel Moerlen, Alsace/France
de son blog www.laisservivrespas.com

Février avait tiré sa fin. Les nuits restaient froides, mais les journées apportaient à la terre cette chaleur qui lui avait tant fait défaut. Au lever du jour, le flanc des montagnes était enveloppé d'une brume transparente comme un voile de mariée. Le printemps manifestait son impatience avant le repli de l'hiver. Il s'annonçait vaporeux. Au creux des chemins, la neige s'égouttait. Les premières fleurs bataillaient pour percer la croûte gelée. Elles se jouaient des restes de neige ajourés comme des dentelles, entre lesquelles elles se fafilaient, la tête haute. La terre s'éveillait lentement.

J'ai garé ma voiture sur le petit parking situé devant l'église paroissiale réformée du XVI^{ème} siècle du village de *Grandval* (alt. 608 m), à côté de laquelle se trouvait un petit cimetière. J'ai profité d'un beau coup d'œil sur l'imposant *Mont Raimeux* qui, à l'arrière-plan, de l'autre côté de la



vallée que l'on appelle *Le Cornet* ou le *Grand Val*, déroulait ses falaises, imposantes citadelles dans l'emprise végétale.



L'église de *Grandval* et le *Mont Raimeux* en arrière-plan

Et me voilà parti, tout guilleret et fort satisfait de mon projet de randonnée. Je me suis dirigé vers le pied de la montagne. L'air était encore très frais, mais un jeune soleil effaçait peu à peu la brume. Les branches nues étaient encore d'hiver, mais on sentait que le gros de l'hiver était derrière. Déjà, les jours rallongeaient et la froidure n'était plus aussi vive. Le bleu pâle du ciel presque printanier se mariait avec les bruns d'une nature encore hivernale.

Je suis monté le long de *Plain des Traits*. Les pentes enneigées de l'*Oberdörferberg* se dressaient devant moi. Les rayons du soleil léchaient la crinière des sapins. Je ressentais l'haleine de la montagne, une respiration à la fois immobile et puissante, une sorte de souffle humide et frais. J'ai gravi les pentes du *Crêt-champs* sur un sentier herbeux. J'ai débouché sur une charrière. Je l'ai traversé pour monter tout droit sur les pentes du *Plain Journal* (alt. 793 m). En lisière de forêt, les premières fougères étalaient leurs larges feuilles dentelées. J'ai passé sous un chalet déserté par ses occupants temporaires. Je me suis arrêté. J'ai pris le pouls de la nature. Je me suis imprégné du silence.

Je suis monté dans la *Peute Combe*. À droite, une percée à travers la forêt ouvrait un horizon sur le *Graitery*, *Les Vieux Prés*, et au loin, *Moutier* et *Belprahon*. Hêtres et sapins étaient entremêlés. Le soleil filtrait à travers les arbres, jetant des notes claires à travers le feuillage, laissant des plaques d'ombre au pied des sapins.

Je percevais l'odeur de moisissure venue du sous-bois, celles des ravines où ruisselait l'eau, celle aussi des roches qui pleuraient leurs larmes d'eau. Le sentier était très raide. Il montait en lacets. Il était recouvert d'un tapis de feuilles mortes qui bruissaient sous mes pas. En bordure de sentier, un tronc déchiqueté sur toute sa hauteur laissait apparaître son aubier comme l'os d'un membre brisé. Le sentier est devenu de plus en plus étroit. Il serpentait à flanc de montagne. Il est devenu rocailleux, parcouru de grosses racines sur lesquelles j'hésitais à poser mon pied. Des marches étaient aménagées. Un précipice gris noir dévalait jusqu'au fond d'un ravin. Des marcheurs pressés avaient ouvert des raccourcis entre les lacets, comme si l'efficacité était devenue chez eux une seconde nature. J'ai essayé de percer les secrets dissimulés dans les cavités obscures du sous-bois. J'ai passé à côté d'une imposante fourmilière.



J'ai débouché *Sur les Rives* (alt. 960 m). Un banc déserté avait des allures de rendez-vous manqué. Des grumes à charroyer y étaient entreposées. Les billes exposées au soleil pleuraient leur résine. Le ciel était teinté de transparences. Aux lueurs blanchâtres des premiers instants du jour, avait succédé un bleu plus clair parcouru de vapeurs. J'ai posé mon sac à terre, mes bâtons de marche dessus, et j'ai fait une pause. De la vallée montait une rumeur lointaine qui soulignait le silence en contrepoint. J'ai embrassé du regard le vaste panorama. J'ai contemplé le *Grand Val* ouvert à mes pieds. Les maisons de *Crémines* et de *Corcelles* s'éparpillaient sur les prairies au pied du *Mont Raimeux* qui baignait dans une atmosphère légèrement laiteuse



et bleutée. La lumière très douce caressait délicatement les falaises qui affleuraient. Douceur et puissance s'équilibraient harmonieusement. J'ai suivi du regard le feston de la ligne de crête du massif. Des souvenirs affluèrent alors.



Chalet du *Ski Club de Grandval*

J'ai consulté les panneaux placés à cet endroit. Puis j'ai repris mon chemin. Le paysage s'est ouvert largement en direction de l'amont du *Grand Val*. J'ai passé à côté du *Chalet des Fougères* du *Ski Club de Grandval* (alt. 955 m). La cabane était bardée de bois. Les planches avaient viré au fauve avec des nuances brunes ou rouges par endroit, ainsi que sont les feuilles de vigne vierge au sortir de l'automne. À côté, il y avait une métairie typique du *Jura*, avec une grande vacherie qui indiquait une importante activité agricole de montagne.



La ferme de *Sur les Rives / Grandval*

Après avoir longé le *Pré Guérin*, le chemin est monté dans la forêt. Du coup, la pente s'est subitement accentuée. Lorsque je suis sorti de la forêt, je fus ébloui par le soleil généreux. J'ai dû chausser mes lunettes de soleil. Je me suis retrouvé au pied d'un grand champ de neige. La cape laineuse jetée par l'hiver sur les prés, ruisselait de fins cristaux sous la caresse des rayons du soleil qui s'est fait plus fort au fur et à

mesure qu'il montait. Progressivement, il s'est répandu à flots. Il dessinait des ombres derrière le tronc des sapins impassibles et fiers qui hérissaient le flanc de la montagne. Leur toison sombre et épaisse leur donnait des allures de sentinelles en faction, de lanciers protégeant leur seigneur.

J'ai débouché sur la crête à 1'226 mètres d'altitude. J'ai accédé à un univers en suspens. J'étais entre deux mondes. Je fus saisi par une profonde émotion. Nul bruit ne froissait le silence. J'étais seul. La montagne me semblait vide. Partout autour de moi, la lumière avait pris ses quartiers, s'installant en conquérante comme si l'occupation des lieux devait durer toujours. J'ai écouté le silence qui enveloppait tout. Une grande perspective s'ouvrit et m'accueillit avec faste. Sur l'autre versant, la lourde masse de la *Hasenmatt* pesait de tout son poids sur le vaste socle sombre de la forêt. Au loin, dans une échancrure du massif du *Weissenstein*, le ciel et les sommets des *Alpes* s'épousaient, se fondant en une couleur unique faite d'un mélange de bleu et de gris-blanc.



Mélange de bleu et de gris-blanc: les *Alpes*

Je me suis mis à rêver: je volais dans les airs en compagnie des oiseaux. Porté par les vents, je me laissais glisser dans les courants. Je me sentais léger, presque aussi immatériel qu'une plume. Rien ne pouvait m'arrêter dans mon élan. Je virevoltais avec grâce. Je m'élevais toujours plus haut, attiré par l'infini du ciel. Je me fondais dans les airs. Je m'unissais aux éléments dans une fusion bienheureuse. Puis, je suis redescendu sur terre.

J'ai pris à droite en direction du sommet de l'*Oberdörferberg*. Au loin, isolée dans l'hiver, l'auberge montagnarde de l'*Ober-*



dörferberg (alt. 1'234 m) faisait le dos rond. La cheminée fumait en minces filets qui se perdaient dans les blancheurs mêlées de la terre et du ciel. La matinée penchait vers l'heure de midi. Je me suis installé au pied d'un arbre solitaire qui baignait dans la clarté blanche qui inondait ses ramures. Il avait l'air de porter tout le ciel. À quoi pensait-il? Se sentait-il abandonné? J'ai décidé de lui tenir compagnie et de m'installer à son pied. À l'aide de quelques pierres plates, je me suis confectionné un siège. J'ai mangé mon pique-nique, tandis que dans le ciel, un avion, symbole du temps aboli, de l'affranchissement des distances, laissait derrière lui une trainée blanche. La température était montée d'un cran.



L'auberge de l'Oberdörferberg



Backihaus du Club Alpin Suisse

Puis j'ai suivi la ligne de crête qui s'est incurvée, puis s'est affaissée lentement en direction du *Backi*. J'ai longé les murs de pierres sèches. J'ai longé la crête le long de la frontière cantonale et linguistique. Les branches nues des arbres habillaient le paysage d'une sévérité végétale. Je suis arrivé à la cabane du *Club Alpin Suisse* du *Backihaus* (alt. 1'185 m). Elle avait fière allure au milieu du paysage. Je me suis assis sur le banc

devant la bâtisse et j'ai bu quelques rasades de thé tout en m'imprégnant du paysage qui m'entourait. À quelques minutes de là, j'ai trouvé un promontoire qui dominait *La Haute Joux* et qui faisait office de belvédère. J'ai posé mon regard sur les lignes de crête, aux confins du ciel. J'ai regardé en direction du *Beucle* et du *Schöneberg*. Tapies au creux de la vallée, les maisons de *Crémines* et de *Corcelles* s'éparpillaient sur les flancs du Mont Raimeux. Au pied des pentes abruptes du *Buement Breulais*, le hameau des *Vaivres* ressemblait à une frêle embarcation échouée sur la grève.



Ferme et auberge du Montpelon

Je suis descendu par le *Staatswald*. J'ai dévalé la pente à travers une belle forêt. Le chemin le plus court aurait été de descendre directement à la gare de *Gänsbrunnen*. J'ai préféré faire un crochet par *Montpelon* (alt. 888 m) situé au pied du *Brunnersberg*. J'ai débouché dans la petite vallée du *Bantlibach* prise en enfilade dans un moutonnement de sommets qui se déployait devant mes yeux. Puis je suis descendu le long des falaises par un étroit sentier âpre et tourmenté, très escarpé et caillouteux. Sur l'autre versant une imposante carrière au pied de l'arête des *Rougés* retint mon attention. J'ai débouché sur la route de *Balsthal*. J'ai pris la direction de *Moutier*. J'ai passé devant la gare de *Gänsbrunnen* située dans l'étroite gorge de la *Raus*. Puis j'ai suivi la direction de *Corcelles*. J'ai passé *Les Vaivres*. Alors que je traversais le hameau, un chien commença à donner du museau en éventant ma présence. Il s'est levé, flairant l'air à petites lampées, puis s'est mis à aboyer. Il était encore très jeune et un peu peureux. J'ai essayé de gagner sa confiance, mais il a gardé ses distances. J'ai longé *Les*



Montegnattes. J'y ai croisé un vététiste qui soufflait en grim pant la côte.

Un peu plus loin, j'ai aperçu les premières maisons de *Corcelles* au pied du *Mont Raimeux*. Avec une tranquille assurance, le village profitait de sa situation en adret grâce à laquelle les maisons recueillaient les précieux rayons du soleil, synonymes de vie. J'ai longé le *Gaibiat* qui descendait de *La Fin de l'Envers*. J'ai traversé le bourg. Des ouvriers étaient en train de refaire la voirie.

Je n'ai pas voulu manquer d'aller saluer mon amie *Nicole*. Au cours de mes balades, je me suis toujours laissé la possibilité de m'attarder pour aller parler aux gens de rencontre. "Mais entrez donc" m'ont-ils souvent dit, même si cela les dérangeait. Ils ont volontiers partagé avec l'hôte de passage le verre de l'amitié. Cet état de fait témoignait de leur goût de la parole et de l'échange. Que de belles rencontres j'ai faites au cours de mes errances. J'ai vu non seulement des beaux paysages, mais également des femmes et des hommes plains de bonté pour la plupart. Les gens se demandent parfois si je ne m'ennuie pas quand je pars seul en randonnée. Eh bien non, pas du tout: je regarde, j'écoute, je sens, je goûte, je pense et ... je rêve. À vrai dire, quand je suis seul là-haut, c'est un long dialogue qui s'installe entre moi et la nature.



Crémines

Après avoir quitté *Corcelles*, j'ai passé sous le viaduc. Puis, j'ai pris la direction de *Crémines* par un chemin d'herbe le long du ruisseau qui coulait en contrebas. J'ai traversé *Crémines* accompagné par la rumeur du trafic. J'ai senti mieux encore le privilège de cheminer loin de tout cela, au hasard des chemins. Je me suis empressé de m'éloigner de la route.

Je suis monté aux *Neuf Clos* d'où j'ai pu profiter d'une belle vue sur le village qui s'étirait dans la vallée inondée de soleil. Une odeur âcre et familière me caressa les narines. Quelqu'un faisait brûler des branches en contrebas du chemin. Les flammes rougeoyantes dévoraient le bois mort. Des volutes de fumée s'élevaient dans l'air. J'ai traversé le *Plain des Traits*. Les prés étaient verts mais pas une feuille n'annonçait l'arrivée du printemps sur les arbres. Mes pas me ramenèrent enfin au parking de l'église de *Grandval* comme une récompense à la patience de flâner. Sur la petite route, des mamans promenaient leurs enfants. Dans la lumière étonnamment miellée, un couple de personnes âgées revenait lentement de sa promenade, bras dessus bras dessous. L'image était touchante.

Cette journée n'aurait pas été complète si, sur la route du retour, je ne m'étais pas arrêté chez mes amis *Yvette* et *Charly* de *Moutier*. C'était bon d'être réunis en cette fin d'après-midi, assis en face des gorges et des arêtes baignées de soleil, partageant notre admiration de la nature. Puis la conversation a pris un tour plus intime, plus profond. Elle nous a entraînés sur ces sentiers décisifs qui joignent la terre au ciel.

Les meilleures choses ont une fin. Au cours de ce périple flâneur, j'ai une fois encore découvert des trésors cachés que le *Grand Val*, vu de la route ou du train, ne laisse pas supposer. C'est comme une librairie qui, vue de la rue, ne laisse pas supposer tout ce qu'elle contient. De retour chez moi, j'ai rangé toutes ces images et toutes ces belles émotions entre les plis de ma mémoire, afin d'éviter que mes souvenirs disparaissent comme du sable sur un tamis, et pour que, plus tard, je puisse les caresser en pensée lorsque printemps, étés, automnes et hivers, ne formeront qu'une seule saison, celle de mon existence.

Prochain Stamm !

Mardi, 29 avril 2014

20:00 heures